

Et comme son frère ne bougeait pas et le regardait, la mine hautaine, il ajouta tout bas :

—Jacques... ma fille va mourir !...

Jacques ne dit pas un mot ; il referma sa fenêtre et sortit ouvrir la porte de la maison ; puis ils entrèrent tous deux en silence, comme des ombres. Un instant après, M. Jacques rouvrit sa fenêtre et tira les volets.

J'attendis encore un bon quart d'heure, prêtant l'oreille ; mais aucun bruit, aucune parole n'arrivant au dehors, je repris le chemin de la maison, bien étonné de la scène étrange qui venait de se passer sous mes yeux. J'y rêvai toute la nuit ; ces deux figures, éclairées subitement au milieu des ténèbres, étaient comme peintes dans mon corpeau, et je me demandais :

—Qu'est-ce que ce'a signifie ?... Qu'est-ce qu'ils avaient à se dire ?... Qu'allons-nous apprendre maintenant ?

Je finis par m'endormir.

Le lendemain, jeudi, jour de congé, vers huit heures, ayant déjeuné, la curiosité me poussa d'aller voir M. Jacques, espérant découvrir quelque chose sur sa figure.

Je partis donc. J'avais quelques actes de l'état civil à expédier. Comme j'arrivais dans l'allée, Mme Rantzau descendait l'escalier avec une pile de chemises sur son bras ; la porte de la salle en bas était ouverte, et sur le plancher s'étalait une grande malle de cuir, déjà pleine d'un côté d'effets de toute sorte, habits, gilets de flanelle, brosses, souliers, enveloppés de journaux ; il ne restait plus qu'à remplir le gros couvercle à double fond, et la bonne femme continua son ouvrage.

M. Jacques, lui, en bras de chemise devant le petit miroir pendu à la fenêtre, finissait de se peigner la barbe.

Aussitôt qu'il me vit, il s'écria d'un ton brusque :

—Ah ! C'est vous !... J'allais vous faire appeler... Je pars ! Je vais à Sarrebruck... Un de mes hommes, là-bas, un gueux, vient de lever le pied ; il a fait banqueroute !... On ne trouve plus que des bandits, des misérables sur son chemin... Allez donc vous fier aux gens !... Canaille !... L'adjoint est prévenu... il va venir... Ah ! le voilà !...

—Bonjour, monsieur le maire, dit le père Rigaud en entrant. Vous m'avez envoyé chercher ; qu'est-ce qui se passe ?

—Il se passe qu'on veut me voler, dit M. Jacques ; un gueux, un marchand de bois de Sarrebruck, a filé du côté de Hambourg ou du Havre, après avoir vendu mon bois et empoché l'argent... Voilà !... Il faut maintenant que je coure après lui, avec mon rhumatisme, et que je tâche de faire arrêter le bandit avant qu'il soit sur mer.

—Ah ! dit Rigaud, c'est bien triste des choses pareilles... Et quand pensez-vous revenir ?

—Est-ce que je sais ? cria M. Jacques furieux. Si je mets la main sur mon homme, il faudra nommer des syndics à la faillite, plaider, graisser la patte des uns et des autres... Qui dit Prussien, dit voleur ! Et si le bandit a passé en Amérique, comme tous les banqueroutiers allemands, il faudra repêcher à droite et à gauche ce qu'il aura pu laisser, voir s'il a touché tout l'argent, mettre des oppositions... Ces affaires-là ne finissent jamais... C'est le diable pour en tirer quelque chose.

Ainsi parlait M. Jacques d'un air indigné. Nous ne disions rien, nous regardant tout stupéfaits.

Quand il eut passé les manches de sa capote, ouvrant le bureau, il dit à Rigaud :

—Vous allez me remplacer en attendant ; prenez le timbre de la mairie. Vous n'oublierez pas les publications pour la taxe des grains et le prix du pain. Vous signerez les bons du bureau des pauvres, les passe-ports et le reste. Florence vous mettra tout de suite au courant.

—Ah ! dit Rigaud, c'est pourtant bien ennuyeux de partir quand le temps le menace ; voyez, la pluie commence déjà.

—Hé ! cria le maire, à quoi bon parler de ça ?... quand il faut, il faut !...

Et prenant dans le secrétaire une grosse lettre cachetée aux quatre coins, il me dit :

—Monsieur Florence, mon beau-frère Picot, de Lutzelbourg, viendra ce soir ou demain ; vous lui remettrez ça de ma part, vous m'entendez ?

—Oui, monsieur le maire.

—Ne l'oubliez pas !... C'est une affaire entre nous, une affaire sérieuse...

—Vous savez bien, monsieur le maire, que je n'oublie jamais rien.

Alors regardant autour de lui, et voyant la malle faite, il en demanda la clef ; puis il se tâta les poches, jeta sur ses épaules le gros manteau de voyage à fermoir d'argent, s'enfonça sur les oreilles le bonnet de fourrure et sortit brusquement.

Sur la porte, le char à bancs attelé, avec sa grosse capote de cuir et ses rideaux à lunette, attendait ; la pluie commençait. Le domestique entra prendre la malle et la ficela derrière, tirant la bâche par-dessus.

Nous étions tous dans l'allée à regarder. La bonne mère Charlotte espérait au moins une embrassade ; mais M. Jacques était de si mauvaise humeur, qu'il n'y pensa pas et sortit, grimant le marchepied et rassemblant les rênes dans ses mains, en criant :

—N'oubliez rien !... hôte !

Comme la voiture partait, George, son large feutre rabattu, le caban sur les épaules et le grand bâton à la main, sortait de l'allée ; il passa tout sombre, sans dire ni bonjour ni bonsoir à personne, et remontant la rue pour se rendre au bois. Le vieux lui lança de côté un coup d'œil ; mais George continua son chemin sans tourner la tête, et la voiture passa près de lui, sans qu'il eût l'air de la voir.

M. Rigaud et moi nous attendîmes quelques instants encore que le plus gros de l'averse fût tombé, et nous nous rendîmes à la mairie tout pensifs.

XVIII.

Le départ de M. Jacques pour courir après son marchand de bois n'étonna personne ; c'était tout naturel, chacun en aurait fait autant à sa place. Marie-Aune et ma fille s'indignèrent même beaucoup, le soir, contre le gueux de Prussien qui forçait un pauvre vieux à se mettre en route par un si mauvais temps, malgré son rhumatisme, et je leur donnai raison.

Mais qu'on se figure la surprise des gens, lorsque le lendemain matin, au petit jour, on vit passer une seconde voiture couverte de paquets, semblable à l'autre, M. Jean au fond du